

## IMAGES DE LA PROVENCE A TRAVERS LES RECITS DE VOYAGE (1760-1790)

Parallèlement aux sources écrites traditionnelles de l'ethnographie que sont les « tableaux », « descriptions » ou dictionnaires régionaux, statiques et officiels, les récits de voyage constituent pour l'historien une approche toute différente, fruit d'un regard personnalisé, porté de l'extérieur. Leur multiplicité, leur valeur historique souvent étayée par une qualité littéraire réelle, ont rendu possible une étude sur l'image qu'ils véhiculent de la Provence, de l'âge classique au second XIX<sup>e</sup> siècle<sup>1</sup>. Ce parti pris de la longue durée pluriséculaire permet de saisir la permanence d'une même lecture, ou a contrario, les axes de rupture temporelle à partir desquels se met en place un nouveau discours. Au terme de ce travail, il est apparu, entre autres conclusions, que les années 1760-90, prolongées souvent au-delà du siècle, représentent une articulation majeure en bien des points, dont trois sélectionnés en raison de leur intérêt spécifique, font l'objet de cet article. En ce XVIII<sup>e</sup> siècle finissant, le regard porté jusqu'alors sur la terre comme sur la ville provençales s'altère en s'enrichissant de contradictions qui conduisent à une modification totale du contenu, tandis qu'à travers les textes se font jour les prémices d'un travail ethnographique avant la lettre.

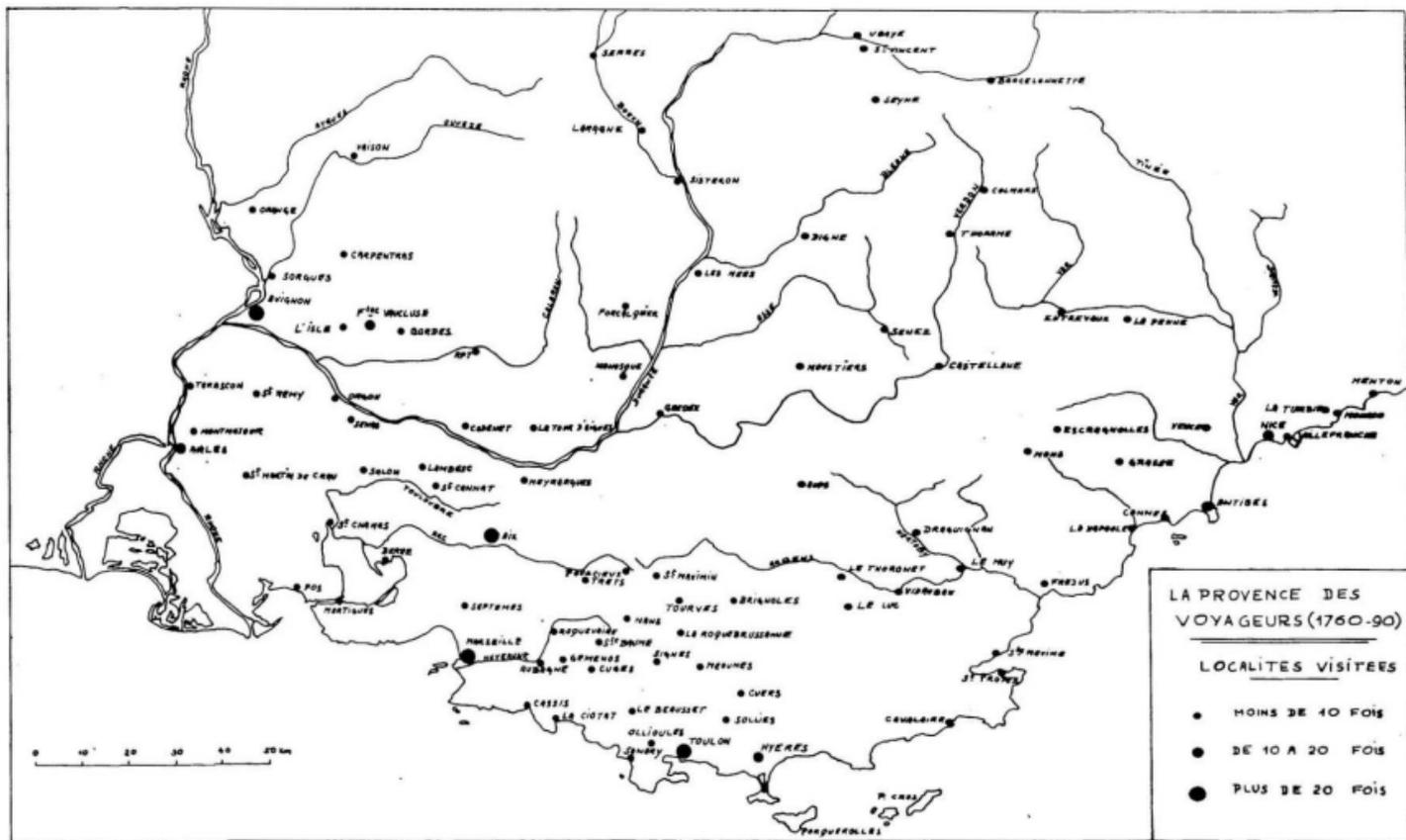
Les sources utilisées<sup>2</sup> rassemblent, outre les récits de voyage à proprement parler, des genres aussi divers que journaux, lettres, mémoires ou souvenirs dont le regroupement sans artifice tire son unité de leur double caractère narratif et personnel. La courbe de leur répartition chronologique dessine plusieurs poussées quantitatives, notamment entre 1765-1790<sup>3</sup>, période durant laquelle le récit tend à annexer tous les domaines de la connaissance, tout en conservant ses finalités originelles : divertir, guider et informer. Cet encyclopédisme s'ouvre tout naturellement sur une approche ethnographique qui trouvera son épanouissement dans les voyages

---

1. Cet article est rédigé à partir d'une thèse de doctorat de 3<sup>e</sup> cycle, sous la direction de Monsieur le professeur Michel Vovelle et intitulée : « L'image de la Provence à travers les récits de voyage du XVII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle et la naissance du regard ethnographique » (soutenue en juin 1984 à l'Université de Provence).

2. Au total, un corpus de 110 textes pour l'ensemble de la période étudiée.

3. Sur 34 récits de voyage pour le XVIII<sup>e</sup> siècle, 25 d'entre eux ont été écrits entre 1765 et 1790.



statistiques de l'époque consulaire ou napoléonienne. Si, comme à l'âge classique, noblesse et clergé fournissent un large contingent de visiteurs, ces ordres privilégiés n'en détiennent pourtant plus l'apanage en ces décennies pré-révolutionnaires. La bourgeoisie éclairée des Lumières prend alors le relais et le partage d'ailleurs avec nombre d'étrangers<sup>4</sup> venus de l'Europe du Nord-Nord-Ouest, et quelques Provençaux partis explorer leur propre région.

Leur itinéraire de découverte, gêné par la persistance de l'insécurité et l'insuffisance du réseau routier d'Ancien Régime, ne se limite plus à un survol superficiel<sup>5</sup> de la Provence qui demeure cependant encore une voie de passage privilégiée vers l'Italie ou une étape du Grand Tour. Elle devient de plus en plus le but du voyage, et d'abord, on s'en doute, la basse Provence occidentale, celle des grands sites urbains que sont Avignon, Aix, Marseille et Arles. A ce trajet classique s'adjoignent désormais le détour inévitable par Vaucluse<sup>6</sup> qui connaît alors un regain d'intérêt, et la prise de possession progressive de la côte orientale, de Toulon à Nice, mise au goût du jour par les Britanniques, à l'origine du tourisme hivernal. A son tour, la Provence intérieure est timidement investie : on pénètre lentement dans l'arrière-pays varois, entre Rhône et Durance et, parfois, jusque dans les vallées alpines. L'espace domestiqué s'élargit et dévoile ses paysages.

#### LA NATURE ET SES PARADOXES

Le premier contact, et quelquefois le seul, que les voyageurs ont avec la Provence, avant même d'en connaître ses hommes, est celui que leur offre le cadre naturel. A partir d'idées reçues, d'impressions fugitives ou d'un constat plus minutieux, ils façonnent inconsciemment dans leurs récits des images que l'on pourrait croire mythiques de par leur pérennité séculaire si une brusque césure ne venait rompre cette linéarité : ainsi, celle d'une terre d'abondance née à l'âge classique, mais remise en cause dès la fin du XVIII<sup>e</sup>, par celle d'une terre stérile et inculte.

Dans l'imaginaire des visiteurs du XVII<sup>e</sup> siècle s'est forgée peu à peu la vision d'une Provence riante, porteuse de riches cultures, volontiers comparée à sa voisine italienne. Mais ce modèle dont on cerne les limites, repose sur l'observation partielle de quelques lieux sans cesse cités pour l'exotisme de leurs productions : Toulon et Hyères, avec leurs orangers, bergamotiers et citronniers et plus à l'Est, la région de Cannes, Grasse, Nice où la présence de cultures florales et d'essences enivrantes éveille tout un

4. La moitié des relations de voyage (entre 1765 et 1790) sont rédigées par des étrangers : les anglais arrivent largement en tête.

5. A l'âge classique, la Provence est à peine effleurée dans le cadre d'un voyage en Italie ou en Orient.

6. Il s'agit de la Fontaine de Vaucluse, près de l'Isle-sur-Sorgue où les voyageurs vont chercher le souvenir de Laure et de Pétrarque. Pèlerinage intellectuel autant que sentimental, c'est aussi un des lieux où s'épanche la sensibilité pré-romantique.

vocabulaire de la profusion qui aboutit inévitablement à une assimilation avec l'Eden biblique. La plaine comtadine, quant à elle, suscite l'admiration par sa fertilité exceptionnelle et les auteurs évoquent aussi vignes et oliviers qui s'accrochent sur les pentes et les collines.

Or, ce discours, élargi à toute la Provence, rarement contesté au XVII<sup>e</sup> 7, même s'il persiste au siècle suivant, trouve son contrepoint dans un autre regard, surgi autour des années 1780, élaboré par des étrangers et parfois quelques Provençaux, qui dénoncent avec vigueur le mythe de cette terre paradisiaque. L'éclatement du modèle répond, semble-t-il, à deux explications. La première – et la plus évidente – est que les voyageurs, à la vue des paysages qu'ils découvrent, réagissent en hommes des Lumières et ne peuvent éviter de faire état de la sécheresse naturelle : Bérenger 8 pourtant provençal d'origine, est frappé par la tristesse de la campagne aixoise, défrichée et desséchée, que domine un gris uniforme ; quant à l'anglais Young 9 qui parcourt la Provence en agronome, il remarque qu'elle est « la plus sèche du royaume en ce qui concerne le sol », et note la pauvreté de la côte orientale, des îles d'Hyères à l'Estérel. Et le constat se mue très vite en un jugement de valeur : à ses yeux, cette stérilité ne peut qu'engendrer la laideur. En effet, quelle idée plus inconcevable à un esprit éclairé que celle d'une terre naturellement inculte, brûlée par le soleil, qui en l'absence d'irrigation peut s'apparenter aux « plus grands déserts du monde » ?

Mais au-delà de cette réaction légitime, il en est une autre qui se construit en fonction du réseau de codages mentaux auquel se reportent les visiteurs venus du Nord, qui ne pensent le paysage que par rapport à celui de leur propre cadre naturel. Leur désillusion est d'autant plus vive qu'elle se greffe sur une image préconçue qui ne coïncide pas avec la réalité perçue. A la vue de la campagne provençale, Lucidor – allégorie de la raison par laquelle s'exprime Caraccioli 10 – affirme qu'elle est « moins riche qu'agréable... Elle a des oliviers, des myrthes, des orangers, mais elle n'a ni bois, ni prairies et presque pas de blé ». La même voix se fait entendre chez

7. Seules M<sup>me</sup> de SEVIGNE et Mademoiselle de MONTPENSIER font part de leur déception devant la réalité d'un paysage qui ne correspond pas à leurs attentes.

8. Laurent Pierre BERENGER : né à Riez en 1749, issu d'une famille bourgeoise, il quitte sa « patrie » provençale pour Orléans, Paris, Lyon où il enseigne à l'Ecole Centrale. Auteur de nombreux ouvrages, mais littérateur médiocre, il profite d'un séjour en Provence pour la décrire à ses amis dans *Les soirées provençales ou lettres de M. Bérenger écrites à ses amis pendant ses voyages dans sa patrie* (Paris, 1786).

9. Arthur YOUNG : ses expériences personnelles, ses voyages à travers l'Angleterre, ses publications font de lui un agronome réputé qui contribue aux progrès agricoles des dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle. Invité par LA ROCHEFOUCAULT à venir en France à trois reprises, il se trouve en Provence en août-septembre 1789 avant de passer en Italie. Auteur de *Voyages en France 1787-1788-1789* (traduction H. SEE, Paris, 1976 réédition).

10. Louis-Antoine CARACCIOLI : né à Paris en 1721, écrivain prolifique, il met en scène dans son *Voyage de la Raison en Europe* (Paris, 1772), LUCIDOR qui entreprend de visiter le continent et par la bouche de laquelle il se livre à des réflexions philosophiques.

Young, encore plus négatif dans sa description de la promenade qui le conduit à Hyères : « la vallée trahit cette pauvreté de la robe dont se pare la nature qui choque l'œil partout où des oliviers et des arbres fruitiers constituent son principal vêtement. Maigre spectacle en comparaison des riches feuillages de nos forêts du Nord ». La vue des cultures arbustives de type méditerranéen devient outrage à la sensibilité des voyageurs septentrionaux pour qui le seul référent possible est celui des paysages océaniques, et à partir duquel ils ne peuvent échapper au piège de la dialectique pauvreté du Midi, richesse du Nord, avec ses herbages, ses bois, ses céréales. Et même Papon<sup>11</sup> méridional s'il en est, reconnaît avec plus de modération que les campagnes marseillaises malgré tous les efforts de mise en valeur, n'offrent pas « le même coup d'œil que celles qui sont arrosées par la Loire, la Seine et la Saône ». De telles appréciations, au-delà de leur partialité, ont du moins le mérite d'engendrer une autre lecture, promise à une longue vie et dont l'écho se répercutera au XIX<sup>e</sup> chez Taine ou Stendhal, qui fait de la Provence une terre à deux visages dont une face est la négation de l'autre.

En cette fin de siècle, alors que naît une sensibilité qui préfigure l'émotion romantique face au spectacle de la nature, mais trop timide pour être développée ici, l'on assiste à la démythification d'une image dont seul l'âge de la raison pouvait être l'auteur, en remplaçant les a-priori de l'héritage classique par des données autres, définies en fonction de son propre système de références culturelles. C'est aussi autour de la même période que s'articule un nouveau discours sur la ville.

#### LA VILLE S'HUMANISE

À la lecture des récits de voyage en Provence, on reste frappé par la place prépondérante occupée par le fait urbain, alors que sous l'Ancien Régime, la France rurale domine par ses paysages, son poids démographique et ses activités économiques. Malgré son faible impact dans la réalité géographique, la ville, reliée à ses voisins par les grandes voies de passage, constitue le point d'étape obligé où se tissent les relations sociales, mais surtout elle est mémoire historique par son passé monumental que les visiteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle appréhendent à l'exclusion de tout autre aspect. Leur vision est essentiellement descriptive et se résume souvent à un catalogue énumératif des vestiges de la civilisation gréco-romaine, des édifices religieux et civils comme témoins du rôle défensif, culturel et administratif de telle grande cité provençale. Celle-ci n'existe donc que par ses monuments et ses fonctions, dépouillée de tout support humain, comme si elle se suffisait à elle-même par son passé de pierres et de souvenirs.

11. Jean-Pierre PAPON : abbé et historien, né dans le Var, il est professeur de rhétorique et bibliothécaire du Collège à Marseille. Très érudit, il est, en outre, l'auteur d'un *Voyage littéraire en Provence* (Paris, 1780 ; réédition Paris, 1984) qui se présente comme un guide encyclopédique.

Sous-jacente à cette perception première, il est une seconde lecture qui répond aux normes de l'âge classique, recherchées à travers la réalité de la ville comme reflet de l'absolutisme et de l'ordre Louis-Quatorziens. L'arsenal et la flotte des galères qu'abritent tour à tour Marseille et Toulon sont unanimement célébrés comme symboles de l'infailible puissance du monarque, et l'on rejette l'urbanisation dense et anarchique de l'époque médiévale pour mieux valoriser la beauté formelle des quartiers nouveaux dont l'alignement régulier des maisons obéit à un plan organisateur de l'espace : la ville s'en trouve du même coup idéalisée.

Cette double représentation se prolonge au-delà du siècle mais s'affine dans les dernières décennies du XVIII<sup>e</sup>. Face à l'image de la ville sans âme se dessinent les contours d'un regard neuf qui insère les hommes dans leur rapport avec le fait urbain. L'art religieux et le passé antique, même s'ils demeurent objets d'intérêt, ne représentent plus les deux valeurs fondamentales : la moitié des auteurs néglige l'aspect monumental et certains affichent le parti pris volontaire de l'ignorer. À l'inverse, le siècle des Lumières prend conscience que la ville est animée par un souffle de vie, celui de ses habitants, créateurs de sa prospérité, et associe fréquemment richesses économique et démographique. L'exemple vaut surtout pour Marseille dont l'essor commercial apparaît comme indissolublement lié à sa population nombreuse. Le modèle rencontré au XVII<sup>e</sup> siècle s'efface presque totalement, et l'on voit bien que le voyage n'est plus conçu uniquement comme une approche culturelle mais aussi humaine qui tente de saisir l'altérité sous toutes ses facettes jusqu'à détruire les schémas antérieurs.

Ainsi, en contradiction avec la ville-rêvée, fondée sur les concepts d'ordre, de symétrie, d'harmonie et appliquée aux cités méridionales, surgit la ville dans toute sa réalité, telle qu'elle est, porteuse de misère et de saleté, véritable contre-image de la précédente. L'âge classique volontairement silencieux à ce sujet, ne la concevait en effet qu'en fonction d'un idéal exclusif de beauté et de rigueur dont le négatif ne sera révélé qu'un siècle plus tard. Il se construit sur l'opposition ville ancienne, ville neuve, l'une servant de repoussoir à l'autre :

« La vieille cité, écrit Wraxall <sup>12</sup> à propos de Marseille, est une des plus vilaines et des plus mal bâties de l'Europe. Je n'ai jamais eu assez de courage pour pénétrer dans ses retraites qui sont insupportablement sales ». Et de déplorer les rues étroites, irrégulières à Avignon, tristes à Nice ou bossues à Orange... Le bâti ancien ne correspond en rien aux normes définies par l'urbanisme classique, mais le grief majeur reste la saleté permanente des ruelles des vieux quartiers, « toujours puantes » <sup>13</sup> comme à Marseille, ou

12. Nathaniel-Guillaume WRAXALL : aristocrate anglais, il parcourt l'Europe dans le cadre du Grand Tour et traverse la France en 1775-76. Il relate son voyage dans *Tournée dans les provinces occidentales, méridionales et intérieures de la France* (Rotterdam, 1777).

13. George FISH : pasteur suisse, il passe plus d'un an en France et visite la Provence en



*La fontaine de Vaucluse, la source et le château.*

Cette lithographie de 1831 représente un des hauts lieux du pèlerinage romantique, déjà mis à l'honneur par les voyageurs de la fin des Lumières (Musée Arbaud - Aix.)

« couvertes de fumier comme le sont celles de beaucoup de villes et de tous les villages de Provence »<sup>14</sup>. Les ruisseaux qui les traversent reçoivent quotidiennement les immondices que les habitants lancent depuis leurs maisons, ce qui suscite l'indignation des étrangers venus d'Angleterre ou des pays germaniques sans doute habitués à plus d'hygiène<sup>15</sup>. Cette pratique touche aussi « les plus belles rues (où) on jette tout par les fenêtres »<sup>16</sup>, ce qui explique le jugement sans nuance de l'abbé Coyer<sup>17</sup> sur Marseille en 1764 : « un cloaque infect ». Et les critiques ne tarissent pas au XIX<sup>e</sup> malgré les travaux d'assainissement.

Les « touristes » avant l'heure de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> portent sur la ville provençale un regard spécifique, qui, faisant fi des discours précédents, en découvre son humanité et ses contradictions : vivante par ses hommes, elle ne s'identifie plus seulement à son cortège de monuments ; elle devient aussi la ville-misère, après avoir été transfigurée, comme reproduction de l'ordre classique ; Le champ de représentations se diversifie et simultanément le voyage prend à la même période un caractère ethnographique de plus en plus marqué.

#### LES PREMICES DE L'ETHNOGRAPHIE

Tout au long des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, les visiteurs ne retenaient de leur passage en Provence que quelques impressions laissées par ses paysages, ses villes ou son passé. Or, autour des années 1760-70, s'amorce une approche nouvelle, inspirée de la philosophie des Lumières, qui s'interroge sur l'homme, devenu objet d'étude, et sur sa vie relationnelle.

#### Un discours anthropologique naissant

Aux notes éparses jetées à l'âge classique sur la beauté ou l'élégance féminine, se substitue une lecture plus ample qui prend en compte les caractères physiques et raciaux des individus. La forme du visage, les yeux, les sourcils, le nez, la chevelure, la taille et la couleur de peau auxquels s'ajoutent la physionomie, le regard, le sourire suscitent des descriptions détaillées. Parfois, celles-ci s'établissent sur un constat impartial et presque

1787. H. BARRE relate « Le séjour à Marseille de G. Fish » dans *Bulletin géographique de l'Institut de Marseille*, 1894, t. 20, n° 4, à partir de lettres écrites à son frère, et dont le récit, édité deux fois, est resté longtemps non traduit.

14. Cf. *supra*, note 11.

15. On trouve de nombreuses remarques à ce sujet chez l'anglais SWINBURNE, le polonais MOSZYNSKI, l'Allemand SULZER et chez G. FISH.

16. Madame CRADOCK : épouse d'un grand aristocrate anglais, elle accompagne celui-ci en Provence pendant l'hiver 1784-85 et rédige à cette occasion son *Journal* (traduction Balleyguier, Paris, 1896).

17. Gabriel-François COYER : Franc-Comtois d'origine, abbé et précepteur du Prince de Turenne, il passe par la Provence à son retour d'Italie en 1764 (auteur d'un *Voyage d'Italie et de Hollande*, Paris, 1775).

scientifique dont les remarques du naturaliste Sulzer<sup>18</sup> pourraient être l'exemple quand il observe en 1775 les habitants du Comté de Nice, encore italien : « Les femmes sont belles et bien faites : petite tête d'un ovale parfaitement bien arrondi et d'un profil distingué : nez bien dessiné avec une légère élévation qui descend du front vers la pointe et qui tient un juste milieu entre ce qu'on appelle nez pointu et nez camus ; yeux noirs d'un regard vif, spirituel et même un peu malin. Il est sûr que le peuple a une forme nationale qui approche beaucoup de celle des Provençaux ». A l'opposé, existe un regard subjectif qui ne perçoit ces mêmes critères qu'en termes de différence, en fonction d'un schéma de pensée qui, sur l'influence de Buffon, fait de la race née dans la zone tempérée le modèle de référence. La couleur « brune » de la peau provoquée par les conditions climatiques – sollicitées aussi pour expliquer la vivacité du tempérament provençal – devient vite signe de rejet. En 1793, Lavallée<sup>19</sup> avoue sa surprise en découvrant les habitants de Villefranche : « Le jais de l'Ethiopie s'est étendu sur tous les fronts. Les femmes surtout... y sont d'un noir presque d'ébène ; cette petite partie du continent semble, par la teinte et la carnation de ses habitants, entièrement détachée de la race commune du reste de l'Europe ». Et l'on devine le glissement qui se produit à partir de la mise en place de ce système de valeurs qui exclut tout ce qui est autre. D'aucuns l'utiliseront plus tard jusqu'à la caricature dans un discours valorisant la France et les hommes du Nord par rapport au Midi.

A partir de la pensée philosophique des Lumières et de la perception des caractères biologiques, les voyageurs élaborent des modèles raciaux qui interdisent toute neutralité. L'anthropologie naissante base alors sa réflexion sur l'opposition homme sauvage, homme civilisé dont elle affirme la supériorité sur l'autre et qui reste toujours le référent. Les habitants du haut pays niçois que quelques visiteurs approchent en constituent le terrain de choix. La description qu'en dresse le même Lavallée est un modèle du genre : « A peine ont-ils conservé des formes humaines. Leurs cheveux négligés leur descendent comme une crinière sur les épaules. Ils n'ont point d'autres habits que la dépouille des bêtes féroces. Leur corps est nu sous ces espèces de manteaux dont le poil est en dehors. Ils n'ont ni linge, ni caleçons, ni bas. Ils garantissent leurs pieds de l'injure des rochers avec d'informes sandales qu'ils taillent dans des peaux d'ânes. » Le montagnard de la Provence alpine, trop facilement identifié au sauvage, est bien celui que la civilisation a laissé à

18. Jean-George SULZER : né en Suisse, philosophe, naturaliste, physicien et mathématicien, il passe la plus grande partie de sa vie en Allemagne sous la protection de Frédéric II. En 1775, il se rend à Nice pour raisons de santé et poursuit son voyage en Italie. Il écrit son *Journal d'un voyage fait en 1775-1776 dans les pays méridionaux de l'Europe* (La Haye, 1781).

19. Joseph LAVALLÉE : né à Dieppe dans une famille noble, il entre dans la carrière militaire jusqu'à la chute de Napoléon. Auteur, entre autres, de statistiques, il rédige le *Voyage dans les départements de la France - 1793-1794* (Paris, An VIII de la République).

l'écart ; par son aspect physique et sa rusticité de mœurs, il reste objet de répulsion. Parallèlement, la population urbaine, exclusivement féminine, n'échappe pas à cette classification. A la recherche des origines ethniques, les voyageurs-ethnographes retrouvent chez les femmes d'Arles la reproduction parfaite des types grec ou romain, définis par une chevelure brune, des yeux noirs, la finesse des traits et la grâce générale de l'allure. De l'Antiquité choisie sans surprise comme modèle de référence, on s'achemine vers un portrait idéalisé propre à satisfaire l'esthétique des hommes des Lumières : « le sang est très beau dans cette contrée ; les formes y satisfont le peintre et le sculpteur : de grands yeux noirs, des sourcils bien arqués, des joues rondes et fraîches comme des pommes d'api, le plus joli sourire du monde... Voyez si c'est à tort que Vénus était anciennement la patronne des femmes d'Arles »<sup>20</sup>. La romanisation précoce de la ville et son isolement ont contribué à maintenir dans leur pureté quelques caractères essentiels à partir desquels se met en place un type racial dans le sens biologique du terme.

Ce discours nouveau, propre aux dernières décennies du XVIII<sup>e</sup> siècle, plus qu'à des critères scientifiques, fait d'abord appel à la sensibilité individuelle des voyageurs, qui l'étoffent de traits psychologiques, souvent superficiels et stéréotypés. Au-delà des limites qu'il contient, il témoigne par son existence même, de la prise de conscience du sentiment de la différence sans qu'elle s'inscrive pour autant dans une réflexion humaniste plus vaste, capable d'accepter et de comprendre l'altérité.

Perçus en tant qu'individus, les Provençaux le sont aussi en tant que membres d'un corps social et à travers la vie de relations qu'entretient celui-ci.

### Regards sur la société et ses pratiques festives

Le mutisme quasi total du XVII<sup>e</sup> siècle cède la place chez les visiteurs du siècle de la Raison, à une lecture sélective qui dresse le constat d'une société d'ordres qui ignore la paysannerie<sup>21</sup>, le monde de l'échoppe et de la boutique et pressent tout juste l'ascension de la bourgeoisie d'affaires chez les négociants marseillais. Privilégiés eux-mêmes, les auteurs de récits ne contestent pas la hiérarchie sociale dominée par une noblesse qui auréole de son prestige les grandes villes méridionales, à l'exception de Marseille orientée vers des activités mercantiles. Mais dans les années pré-révolutionnaires, ils sentent bien que cet ordre – modèle de civilité et de respectabilité – subit les premières atteintes d'un déclin irréversible. Ainsi dans la cité pontificale, « par le moyen de révérences et des compliments (il) se dispense très adroitement de donner à manger »<sup>22</sup>, tandis qu'à Aix, il n'y

20. Cf. *supra*, note 8.

21. Exception faite du Comté de Nice plus longuement étudié par l'anglais SMOLETT qui y séjourne, ou SULZER.

22. Cf. *supra*, note 10.

a plus que « quelques équipages... et quelques femmes qui se servent de chaises à porteurs »<sup>23</sup>. La noblesse reste malgré tout le premier ordre, très loin devant le clergé qui n'est jamais perçu globalement en tant que corps constituant la société d'Ancien Régime, mais dont l'omniprésence quotidienne apparaît implicite.

Ce regard élitiste qui occulte les catégories non privilégiées et se félicite d'un immobilisme social sans antagonismes apparents, prête un vif intérêt à la marginalité urbaine. Refusant la condamnation sans appel de leurs prédécesseurs, les hommes de Lumières s'indignent de l'intolérance manifestée jusqu'alors à l'égard des Juifs, ou des traitements dégradants infligés aux galériens. Discours humanitaire certes, qui est bien celui de son siècle dans le sens où il rejette avec vigueur mendicité et prostitution comme facteurs déstabilisants de l'ordre social et outrage aux bonnes mœurs.

Jamais la société urbaine d'avant 89, apparue en toile de fond des récits, n'est remise en cause dans ses structures par les voyageurs qui ne la pensent qu'en fonction du modèle dominant auquel eux-mêmes appartiennent. Leur lecture trop superficielle et subjective reste encore loin d'un véritable travail ethnographique, dans son acception classique<sup>24</sup>. En revanche, celui-ci est réel, dès lors qu'il s'agit d'aborder la vie de relations par le biais des pratiques festives, amplement décrites et support d'un discours ambigu.

Défrichant un terrain négligé jusqu'alors, les auteurs de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle font état de toutes les formes de la sociabilité provençale – intense et diversifiée –, et privilégient celles qui passent par les usages codifiés de la fête, de la plus populaire comme « le train » aux fêtes locales, saisonnières ou commémoratives. Le stade descriptif se double très vite de jugements de valeur sans nuances qui les célèbrent ou les condamnent.

L'accusation se cristallise surtout autour du cas aixois de la fête-Dieu, plus encore que de la Tarasque ou du bœuf-gras marseillais<sup>25</sup>. Ces jeux restitués par le roi René symbolisent sous une forme allégorique le triomphe

23. Auguste-Frédéric MOSZYNSKI : aristocrate polonais, passionné de voyages, très curieux d'esprit, il vient passer l'hiver 1784-85 en Provence. Voir *Voyage en Provence d'un gentilhomme polonais - 1784-85* publié par F. BENOIT dans la Bibliothèque de l'Institut historique de Provence, Marseille, 1930.

24. Il faut attendre les enquêtes menées sur le terrain au début du XIX<sup>e</sup> siècle par VILLENEUVE-BARGEMONT et FODERE auprès des populations alpines pour se trouver face à une démarche ethnographique rigoureuse. Le premier, préfet des Bouches-du-Rhône, auteur de la monumentale *Statistique* sur ce département, est moins connu pour son « voyage dans la vallée de Barcelonnette », fait en 1802 (Agen, 1815) utilisé ici comme source. Quant à Joseph-Benoit FODERE, (1764-1835), professeur de médecine de réputation européenne, il écrit un *Voyage aux Alpes-Maritimes ou histoire naturelle du Comté de Nice et pays limitrophes* (Paris, 1821 - 2 volumes), qui s'apparente aux statistiques du début du XIX<sup>e</sup> siècle.

25. Voir à ce sujet M. VOVELLE, « *Les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820* » (Paris, 1976) et « *Les avatars d'une fête dans la longue durée : les jeux de la Fête-Dieu*

de la religion chrétienne sur le paganisme et font intervenir des divinités païennes. Ici, la fête scandalise par sa grossièreté, si bien que Bérenger choisit de garder le silence sur les « pitoyables folies » de la fête-Dieu aixoise. L'âge des Lumières la rejette comme l'expression de la superstition – qui plus est populaire – malgré les efforts des évêques marseillais qui « n'ont pas entièrement réussi à empêcher la populace de rétablir, de sa propre autorité, les momeries qu'ils avaient réprouvées »<sup>26</sup>. Et l'on ne manque pas d'invoquer la Raison pour mieux la condamner, tel Casanova<sup>27</sup>, témoin outragé, lors de son séjour à Aix de ces « singularités si choquantes que tout homme de bon sens doit gémir de cette aberration ». On insiste aussi sur le caractère décadent d'une fête héritée de l'obscur période médiévale et jugée comme une « bouffonnerie gothique »<sup>28</sup>. Mais la fête religieuse – et c'est bien là le grief le plus lourd dont on la charge –, par ses manifestations trop démonstratives et ses emprunts à la mythologie, devient irrévérencieuse et indécente : insulte au christianisme qu'elle veut pourtant célébrer, elle se mue en fête païenne, apparentée dès lors aux saturnales antiques ou aux « bacchanales du paganisme »<sup>29</sup>. Pour les mêmes raisons, le siècle des Lumières met au ban des accusés les confréries de Pénitents, impressionnants par leur nombre, leur richesse et l'éclat des processions qu'ils organisent en milieu urbain, avec scènes de flagellation, chants et fanaux. On se méfie du caractère ostentatoire d'une dévotion toute extérieure et superstitieuse et certains soupçonnent même leur influence politique.

Or, ces mêmes détracteurs qui dénonçaient les risques de déviation profane de la fête religieuse, se font, à l'inverse, les chantres de pratiques festives réhabilitées par le détour obligé de l'histoire, celle de leurs origines, comme signe valorisant. Et dans cette optique, l'héritage gréco-romain dont se réclame le XVIII<sup>e</sup> siècle sert, une fois de plus, de modèle et de référent. On évite avec soin de rapprocher les combats de taureaux arlésiens des corridas espagnoles, dont la barbarie ne s'accorde en rien avec le tempérament provençal, mais on les assimile aux spectacles antiques des arènes. les chevaux frus, semblables aux Centaures, trouveraient leur origine dans les danses célébrées par les Athéniens après leur victoire sur le Minotaure. Le tribut des belles de mai évoquerait la quête des enfants de Rhodes au retour du printemps, comme les exercices de la jeunesse aux romérages, ceux des athlètes grecs. A chaque instant, la référence à l'Antiquité légitime la fête et l'idéalise. Bien plus, à travers son rituel et sa symbolique, elle devient la fête

à Aix-en-Provence », dans *De la cave au grenier*, Québec, 1980, pp. 459-470, ainsi que N. COULET, « Les jeux de la Fête-Dieu d'Aix, une fête médiévale », dans *Provence Historique*, 1981, pp. 313-339.

26. Cf. *supra*, note 13.

27. Le célèbre aventurier et écrivain vénitien séjourne à Aix en 1768. Il en rapporte quelques souvenirs dans ses *Mémoires*.

28. Cf. *supra*, note 19.

29. Cf. *supra*, note 27.

révée. Ainsi parmi les processions marseillaises, par ailleurs tant décriées, celle des captifs chrétiens rachetés aux musulmans par les Pères de la Merci et les Trinitaires, emporte l'adhésion de tous. La fête religieuse se charge ici de vertus civiques, celles du dévouement, de l'esprit de sacrifice et de la fraternité. Mais il est une autre fête unanimement célébrée comme le véhicule des valeurs traditionnelles : la Noël. Dans une atmosphère de joie et de lumière, elle réunit la famille au sens large, autour de deux banquets successifs, rappel des repas ancestraux où une chère raffinée ne l'enlève en rien à « la simplicité des mets » comme « à l'extrême propreté de l'agape »<sup>30</sup>. Fête familiale et patriarcale par excellence, elle est placée sous le signe de la réconciliation qu'orchestrent les grands-parents devenus médiateurs et à qui revient le privilège d'enflammer la bûche calendale arrosée de vin et d'huile, souvenir des libations antiques. La famille cadre privilégié au sein duquel se perpétuent « ces plaisirs simples et vrais dont nos aïeux sentaient si bien le charme »<sup>31</sup> apparaît bien comme l'unique garante de la stabilité sociale et des traditions héritées d'un ancien âge d'or. La fête résiste à l'épreuve du temps et les voyageurs s'en réjouissent car ils y retrouvent l'expression de leur propre idéal moral défini par rapport à un réseau de valeurs passéistes.

La sélection volontaire opérée dans le cadre de cet article au niveau des thèmes et de la chronologie, ne doit pas faire oublier l'existence de moments-charnières et de regards, autres que ceux des années 1760-90, dans cette étude sur l'imaginaire des voyageurs appréhendé sur la longue durée. Néanmoins cette période, singulièrement privilégiée par l'abondance et la qualité des sources, reste celle de la remise en cause des schémas antérieurs et des premiers tâtonnements de l'ethnographie. Sa richesse en masque parfois ses insuffisances. Les auteurs demeurent toujours prisonniers de leur culture dont ils ne parviennent jamais à relativiser les valeurs dans un discours qui en est le reflet immédiat.

Yveline PARET

---

30. Cf. *supra*, note 8.

31. Cf. *supra*, note 8.